

Médiathèque Valais St-Maurice

Jeudi 13 septembre 2012

12.30-13.30



Alexandre Voisard

BIOGRAPHIE

« Je suis poète. Je le suis profondément et, aussi loin que je fouille dans mon passé, je ne me souviens pas d'avoir échappé à cette condition, privilégiée sans doute, mais encombrante à bien des égards. L'enfance m'a confié un poids de trouble que les ans n'allègent pas. »

Pourquoi j'écris, dans Gazette littéraire, 1971

*De mon enfance buissonnière et rêveuse
jusqu'à l'homme public et politique que
je suis devenu un peu malgré moi, en
passant par l'exil volontaire et probatoire,
je mesure le parcours insensé du poète
que j'ai voulu devenir avant toute chose.
Pourtant, avec le recul, je ne vois pas de
rupture dans cet étrange cheminement.*

Alexandre Voisard dans *Écrire le pays*

« Né à Porrentruy le **14 septembre 1930**, Alexandre Voisard ne fit pas les études littéraires que son renom actuel laisse supposer. Non, il a préféré suivre les cours d'art dramatique et travailler dans un bureau d'architecture. Même si ses talents d'écrivain furent reconnus rapidement, par ses compatriotes tout au moins, le poète que nous honorons aujourd'hui n'a évidemment pas pu vivre de son art et Alexandre Voisard a donc dû travailler, comme tout un chacun, pour gagner son pain quotidien. Ainsi fut-il, tour à tour, responsable de la correspondance dans une usine métallurgique, cadre commercial dans une entreprise textile, libraire à Porrentruy et, enfin, dès 1979, fonctionnaire, la charge de délégué aux affaires culturelles de la République et Canton du Jura lui ayant été confiée dès l'entrée en souveraineté de notre jeune Etat.

Réservant ses soirées et ses loisirs à la poésie et à l'écriture, Alexandre Voisard se mit très tôt à publier et, en 1954, paraissait son premier recueil de poèmes : **Écrit sur un mur...** »

Gaston Brahier, président du Gouvernement de la République du Jura

En 1967, engagé activement depuis 1947, dans la Question Jurassienne et militant pour l'indépendance du Jura, il met alors sa poésie au service de ses convictions et publie **Liberté à l'aube**.

Lors de la Fête du Peuple de la même année, 40'000 personnes reprennent en chœur les strophes de **L'Ode au pays qui ne veut pas mourir**.

Maurice Chappaz, préfaçant la 1^{ère} édition de **Liberté à l'aube**, écrira : « *Voisard a pris la parole. Voisard a vécu sa patrie comme un drame, avec rage et humilité. Il est sorti dans l'événement et il est resté discret et artiste dans sa violence. Il a prêté son souffle à une politique. Il est monté à la tribune. Il était un ingénu qui voulait communiquer sa sincérité.* »

Aujourd'hui, retiré à Courtelevant, en France voisine, il se consacre entièrement à l'écriture.

ŒUVRE

« *Du poème comme journal intime. Ma poésie aura été un chantier, à jamais inachevé (et désespérant) où j'ai eu à m'interroger pour me comprendre et pour situer mon rapport au monde. Préludes et fugues autour des trois règnes, parmi les quatre éléments présents à chaque pôle de mon être. Dans cet enchevêtrement baroque et sorcier, j'ai souvent et avec insistance évoqué l'animal, la bête comme une parodie d'alter ego. Le frère inférieur ne m'a pas fui, ne m'a jamais fait faux bond.* »

La poésie en chemin de rondes, *Ecriture*

De 1954, date de parution de son premier recueil, **Écrit sur un mur**, à aujourd'hui, Alexandre Voisard n'a pas cessé d'écrire.

Une œuvre considérable a vu ainsi le jour. *Poésie lyrique, poésie engagée, textes en prose, nouvelles, autobiographie, carnets et chroniques* qui offre une vision du monde singulière et qui est fortement enracinée dans sa terre natale, le Jura et l'Ajoie.

Constamment tourné vers ce qu'il appelle « *le pays d'enfance* », l'écriture du poète conjugue sans relâche *l'errance, la quête amoureuse et l'observation du monde*.

Alexandre Voisard cherche dans la nature une réponse à ses questions, interroge les bêtes et les plantes, scrute le paysage, cherchant à déchiffrer les multiples signes et symboles qui s'y cachent.

Poésie dès lors qui touche à l'universel par la profondeur de son message : nostalgie de l'enfance (**Écrit sur un mur, Vert Paradis**), observation du monde et errance dans des paysages liés à des figures de femme (**Chronique du guet, Les deux Versants de la solitude, Feu pour feu**), engagement politique (**Liberté à l'aube, la Montagne humiliée, les Voleurs d'herbe**) mais aussi humour et ironie dans les récits comme **Je ne sais pas si vous savez, Un train peut en cacher un autre**, ou **l'Année des treize lunes**, l'amour dans **Louve, La Nuit en miettes, La Claire Voyante, Toutes les vies vécues**, ou encore confiance, introspection désabusée, bilan méditatif dans **Les Rescapés, Le dire le faire**.

L'ÉCRITURE, le sens ?

Naissance à l'écriture...

Un jour, j'étais alors âgé de sept ans, j'avais demandé innocemment à mon père ce qu'il y a sous la terre et si quelque chose de vivant y habite. « A l'intérieur de la terre, me dit-il, il y a le cœur de la terre. »...

J'avais trouvé bientôt un coin de terrain sablonneux et je me mettais à creuser un trou large comme une paume. J'avais à peine donné quelques coups de pioche qu'une forme flasque de la grosseur d'une noix m'apparaissait. Je la pris vivement dans ma main : c'était doux et chaud, c'était bien un cœur, probablement un cœur d'animal. Mais la découverte était si inattendue, si brutale, que je criai comme un fou : « Le cœur, j'ai trouvé le cœur de la terre ! » Bien vite ma joie se changea en scrupule, puis en peur. Enfin je cédai à une véritable panique et j'enfouis à la hâte le cœur où je venais de le trouver. Un sentiment de

sacrilège et de malédiction s'empara de moi, les arbres se mirent à danser, les maisons à pencher et j'eus le sentiment que le ciel s'assombrissait...

Toujours est-il que dès ce jour je fus préoccupé par le moindre événement qui se joua devant mes yeux et qu'une certaine angoisse ne me quitta plus, implacable et légère, scellée sur ma poitrine tel un scapulaire...

Plus tard, vers ma quinzième année, une anthologie poétique que ma sœur aînée utilisait en classe était parvenue entre mes mains. J'y lisais distraitement des textes peu faits, à cette époque, pour susciter mon enthousiasme ... lorsque je tombai sur un poème d'Eluard comme un papillon nocturne bute sur la lampe. Le titre en était Sans âge et le poème commençait ainsi :

Nous approchons

La terre en a le cœur crispé

Je relus plusieurs fois ces deux vers sans pouvoir poursuivre. J'étais bouleversé. Je revivais obscurément, à la limite de la conscience, la mésaventure prodigieuse de mes sept ans. Je me revoyais petit enfant, mais je me voyais mal à travers plusieurs images superposées, comme dans une vie antérieure, je me revoyais étrangement penché sur la terre avec ma petite pioche.

Comment décrire, et cerner, comment éclaircir ces choses qui se sont passées dans les marges du rêve ? Tout s'illumine et aveugle le regard trop vorace, le paysage s'enfle, les oiseaux familiers se dispersent en milliers d'étincelles, les mots se déforment en un écho inextinguible.

Je n'ai qu'une seule certitude. C'est que ces deux vers d'Eluard, phares soudain projetés sur ma première enfance, m'ont fait sortir d'un seul coup de ma chrysalide. Je venais de naître à la poésie et ma sensibilité ainsi libérée, aiguillée n'allait plus cesser de me pousser au-devant des périls et des passions.

Pour une maison dans un arbre

Les débuts

Pierre-Olivier Walzer, un maître qui « a guidé mes premiers pas, si incertains sur la voie difficile de la poésie, qui m'a guéri de mes angoisses et de mes doutes et qui a ouvert toutes les portes utiles à mon épanouissement... »

1946. Derniers remous de guerre. En moi, adolescent de seize ans, un désarroi qui ne s'apaise pas. Des tourments confus me retiennent d'être, l'incertitude et le vague à l'âme me retiennent de devenir. L'ennui me cloue au fond des classes où je rêvasse et m'étiolé.

Je saurai bientôt que je me mets en état de résistance. Contre l'institution scolaire d'abord. Contre la famille ensuite qui est solidaire, ô combien, de ladite institution. On dit en de tels cas : « Il est en crise. » Et c'est un euphémisme. En réalité, j'écris. J'entre en écriture comme on prend l'habit. Je m'y plonge tout entier et m'y enferme clandestinement. La poésie est mon étoile, mon cap, mon recours. Et nul ne sait car nul ne doit savoir. C'est une affaire intérieure qui ne tolérerait aucune ingérence étrangère. Vient néanmoins le temps du doute, la terrible interrogation sur le sens de cette folle entreprise. Le sens... Quel sens ? Toute chose doit-elle avoir un sens ?

M. Walzer me reçoit dans son cabinet de travail. Tremblant, je lui remets une forte liasse de manuscrits. Le maître parcourt les papiers rapidement et me parle avec douceur. Il me demande de revenir une semaine plus tard pour lui permettre de lire à loisir. Quand nous nous revoyons, il ne me parle pas de moi, mais de la poésie, de ses grandeurs et de ses exigences. Il ne portera pas de jugement sur mes poèmes mais approuvera que j'y voue toute mon énergie. Il me convaincra que l'écriture est un long, un très long apprentissage et qu'il me faudra beaucoup travailler avant de mériter quelque éloge que ce soit.

Quelques années plus tard, le maître m'écrit que je semble « cette fois (...) Tenir le bon bout ». Ce sont ses mots, et il ajoute : « J'ai été très heureux de vous découvrir (...) tel qu'en vous-même, enfin, la patience et la longueur de temps vous ont changé. »

Dès cet instant, je sais que je peux compter sur moi-même et que Walzer me fournit une sorte de brevet de poète qui me donne une confiance et un courage fou.

L'attention de Walzer ne s'arrêtera pas là puisqu'il créera, avec son ami Jean-Roch Helg, les Editions du Provincial tout exprès pour moi. Puis, par ses démarches audacieuses il m'ouvrira, à Paris, les portes prestigieuses du Mercure de France.

Mon maître, mon ami

Ecrire, quel sens ?

Tirant leçon des paroles échangées au long de sa route, il note, élague, tempore, épure, ratisse, jauge, tamise, tâtonne, se hasarde sur ces chaumes, se risque à ces feux de petit jour...

L'informulé le tenaille et l'accable. A chaque foulée les mots lui viennent comme des touches de pollen sur la bouche. Pour quel miel perlant à ses lèvres ?

« Qu'attend-on du poète qui s'avance avec son livre ouvert ? Qu'il nous parle de lui, assurément, avec sincérité et talent et, ce faisant, qu'il nous parle de nous. Qu'il nous parle de lui comme de nous. Que sa trajectoire lumineuse nous éclaire sur la nôtre. »

« Songeant à cette distinction constante que l'on fait entre la poésie et la prose (pour éviter de parler de dichotomie), je vois que l'exercice de la prose consiste à être dedans (les choses, le concret, la logique) tandis que la poésie pousse vers les confins et l'au-delà, vers l'exploration du dehors (incidences, fatras, éboulis). ...

La prose nous requiert en l'enclos de la clarté et de la règle, la poésie nous attirant vers les marges, repères si aléatoires qu'ils sont vite tentaculaires jusqu'à l'envoûtement. Coques de noix sur l'océan déchaîné. »

La poésie en chemin de rondes, *Ecriture*

Braves gens, calmez-vous ! Le poète ne traque pas, comme vous le supposez, l'indicible dont la capture ne vous réserverait que des pièges. En quête seulement du réel, ce qu'il vous en restitue est bien la réalité en creux, le creux du relief que tant d'autres, pour le célébrer, polissent à l'envi. 21 octobre 97

Au rendez-vous des alluvions, Djoffe

Geneviève Erard